

LE JOUR, 1946
20 FEVRIER 1946

FRANCOIS MAURIAC ET LES « MAL-AIMES »

Voici à Beyrouth, après de longues années d'absence et de silence, le théâtre français (au sens général du mot) et des acteurs de qualité avec des pièces classiques et modernes qui vont de Racine à Mauriac. C'est l'occasion de se réjouir de ce réveil et de ce retour.

Les « Mal-Aimés » de Mauriac ont affronté, les premiers, un public sevré de spectacles de cet ordre ; dans une certaine mesure un public nouveau, né de la guerre et dont les émotions ne sont pas encore disciplinées. Et les acteurs arrivés dans la pluie et le vent, un soir de tempête, ont eu le mérite, avant que de prendre haleine, de se trouver en mesure d'interpréter la pièce tourmentée de Mauriac. Ils s'en sont acquittés avec honneur.

C'est la pièce et de l'auteur que nous dirons deux mots.

Toute l'œuvre de Mauriac a ceci de particulier que, dans la mesure où elle passionne, elle irrite. Quel goût insatiable (ou quel dégoût) a François Mauriac de la douleur impure, pour lui avoir pris tant de héros. La douleur brûle et purifie tout... oui, mais à condition de mettre quelquefois le feu aux demeures où se déroulent de si noires pensées.

Ce n'est pas toujours le cas pour les « Mal-Aimés » ; il y a cependant dans cette histoire, un père dont les sceptiques même diront qu'il est une erreur de la nature.

Il y a des femmes assez semblables à ce M. de Virelade et on les rencontre parfois. Mais les hommes de cette espèce sont si rares qu'il serait peut-être juste d'en réserver le spectacle aux moralistes.

Les héros de Mauriac, hommes et femmes, sont des créatures généralement livrées au démon, comme Job et comme Faust. Le malheur, c'est que généralement, c'est l'exemple goethéen qu'ils suivent ; et c'est compréhensible. Les suites médiatees ou immédiates de la première faute éclatent en eux sans doute, mais tout reste noir et triste autour d'eux. Dans les « Mal-Aimés », trois jeunes gens, trois enfants presque, sont tenus dans les griffes d'un père effrayant dont la volonté est, on dirait, dans la douleur des autres. Mais c'est une œuvre poignante ; et qui aurait les accents de la Phèdre racinienne si ses personnages ne paraissent pas quelquefois arbitraires.

Tout Mauriac est émouvant à vrai dire et l'amertume indéfinie qui se dégage de ses romans s'est installée, avec Asmodée d'abord, puis les « Mal-Aimés », dans son théâtre. Les romans et la scène sont avec lui comme habités par le tentateur et comme ravagés par l'enfer.

Si, dans les « Mal-Aimés », nous n'avons pas eu l'horreur d'une mort violente à la fin, ce n'est pas la psychologie seule qui l'a voulu, mais encore la volonté secrète de l'auteur.

Tout cela est humain si l'on veut, mais de la façon la plus inhumaine. Qu'est-ce, pourtant que ce hobereau déchu, perdu d'alcool, d'égoïsme et de basses fureurs ?

Il fallait, dit M. Mauriac, un auteur chrétien pour peindre ces étranges amours. Peut-être ! Il fallait surtout une intelligence telle que la sienne et dont toute la subtile puissance se tourne, jusqu'à l'obsession, vers les sources chaudes du mal.

Il est juste de reconnaître que M. Mauriac fait condamner sans recours ce qu'il montre en termes si dépouillés et avec tant d'art.

Dans la mesure où il nous rebute, il force pour nous des consciences fermées et il nous révèle avec Pascale jusqu'où peut aller notre ignominie.

Il n'y a dans aucune littérature une illustration aussi systématique de nos faiblesses et de nos péchés. Ce qu'on peut dire encore, c'est que l'œuvre de Mauriac, romans et théâtre, *rend évidente la nécessité de la Rédemption...*

Nous avons entendu quelques rires au cours du spectacle et nous en restons choqués ; on peut assurer à propos de ceux qui ont ri qu'une telle pièce est un danger pour eux. Leurs appréciations sur ce qu'ils ont entendu pourraient être redoutables. Un thème comme celui des « Mal-Aimés », si on ne comprend pas sa raison d'être et sa fin, on peut l'apparenter à une décadence. Un tel théâtre suppose en tout cas une connaissance parfaite de toutes les nuances de la langue et de son génie.

M. Jean Valcourt est un M. de Virelade excellent. Il fait ce qu'il peut de son difficile et odieux personnage ; et les deux rôles féminins sont bien tenus par deux actrices de talent, dont l'une, Melle Bernadette Lange, montre l'influence heureuse de l'école de M. Gaston Baty.